

LA FORCE DES LIENS FORTS : CULTURE ET SOCIABILITÉ EN MILIEU LYCÉEN

[Tomas Legon](#)

La Découverte | « Réseaux »

2011/1 n° 165 | pages 215 à 248

ISSN 0751-7971

ISBN 9782707167187

DOI 10.3917/res.165.0215

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-reseaux-2011-1-page-215.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VARIA

LA FORCE DES LIENS FORTS : CULTURE ET SOCIABILITÉ EN MILIEU LYCÉEN

Tomas LEGON

Si la sociabilité s'est très vite trouvée au cœur des *cultural studies* anglo-saxonnes (Di Maggio, 1987), en France, les premiers travaux sur les pratiques culturelles qui prennent en compte la question de la sociabilité apparaissent vers le milieu des années 1990. Le développement de ce type de recherche se fait au cours des années 2000. Dans cette optique, les chercheurs se demandent notamment en quoi les deux formes de pratiques s'affectent mutuellement : la sociabilité modifiant les pratiques culturelles (Hennion, Maisonneuve & Gomart, 2000 ; Gire, Pasquier & Granjon, 2007), les pratiques culturelles étant mobilisées pour construire, renforcer ou défaire des liens sociaux (Pasquier, 1999, 2005). En utilisant les outils venant de la sociologie des réseaux sociaux, certains auteurs (Cardon & Granjon, 2003 ; Granjon & Bergé, 2007) ont permis d'apporter un nouvel éclairage sur la façon de répartir les pratiques culturelles sur l'ensemble d'un réseau social egocentré.

Cet article s'inscrit dans la lignée de ces recherches, en se focalisant de manière particulièrement micro-sociologique sur la façon dont la force du lien unissant deux individus peut affecter la relation d'interdépendance qui existe entre leurs pratiques culturelles et leurs pratiques de sociabilité. En quoi est-il, par exemple, différent de partager une pratique culturelle avec un ami proche plutôt qu'avec une connaissance ? Un groupe de « copains » a-t-il davantage d'impact sur les évolutions culturelles d'un individu que son (ou sa) meilleur(e) ami(e) ? Peut-on parler musique, lecture ou cinéma de la même manière avec des collègues de travail (ou des camarades de classe) et son ami d'enfance ?

Les premiers travaux d'importance qui posent la question des effets de la force du lien dans des études de réseaux égo-centrés sont le fait de Mark Granovetter. Dans un article au titre évocateur (« The Strength of weak ties », littéralement « La force des liens faibles », 1973), le sociologue montre comment un réseau riche en liens faibles et peu dense (c'est-à-dire un réseau qui comporte peu d'interconnexions) favorise la circulation de nouvelles idées et d'informations pour celui que l'on appelle Ego. Si Granovetter a pu vérifier sa théorie par une enquête sur l'accès aux informations d'embauche (Granovetter, 1974), ses concepts ont été transposés dans plusieurs autres domaines, dont la socio-

logie de la culture, notamment autour des questions d'omnivorisisme (Peterson, 1992 ; Erickson, 1996 ; Relish 1997) ou celle d'éclectisme culturel, qui ont émergé au début des années 1990. Ces travaux ont en effet souligné « *combien la question des sociabilités avait partie liée avec la capacité à apprécier et/ou à mobiliser une vaste gamme de formes culturelles. L'étendue des répertoires culturels entretiendrait ainsi un rapport dialectique avec la diversification des réseaux relationnels et le type de capital social à disposition. Plus grande serait la variété des contacts d'un individu (notamment en liens faibles) plus grande serait aussi la (nécessité de cette) diversité des goûts et des répertoires culturels* » (Bergé & Granjon, 2005, p. 8).

Il s'agira donc tout d'abord de reprendre cette hypothèse qui se trouve la plus couramment admise dans la prise en compte de la force du lien en sociologie de la culture et d'analyser concrètement les mécanismes qui permettent aux réseaux riches en liens faibles d'avoir effectivement un impact plus grand sur les pratiques culturelles.

Le point central de cet article sera cependant de montrer ce qui fait la force des liens forts. Cette force apparaît plus clairement quand on prend le point de vue d'une sociologie qui s'intéresse aux interactions sociales (Goffman, 1973, 1974) et qui prend en compte les expériences vécues des acteurs suivant la possible ou l'impossible actualisation de dispositions intériorisées, à travers les contextes sociaux traversés (Lahire, 1998, 2002). Les liens les plus forts apparaissent alors plus ou moins détachés des contraintes sociales qui pèsent plus lourdement sur les autres relations (Bidart, 1997 ; Pasquier 2005). Un contexte propice pour afficher plus complètement différents goûts, dégoûts et rapports à la culture¹, sans crainte d'être moqué et/ou marginalisé. La force des liens forts par rapport aux liens faibles, serait donc d'avoir quelqu'un à qui l'on peut « tout dire » – et pouvoir « tout dire » semble être une condition importante (sinon nécessaire) pour vivre de manière harmonieuse l'interdépendance entre pratiques culturelles et pratiques de sociabilité.

MÉTHODOLOGIE : CHOISIR UNE FOCALÉ ADAPTÉE

Le présent article limitera ces questions au niveau des relations électives (vs les relations familiales, par exemple). En outre, les preuves empiriques

1. Par « rapport à la culture », on entend les manières de penser, découvrir, catégoriser et consommer les biens culturels. L'observation précise de chacun de ces éléments permet de déterminer un rapport à la culture qui peut être limité à un contexte donné.

mobilisées seront exclusivement centrées sur une population lycéenne. Les éléments de réponse proposés dans cet article ne valent donc que pour cette population précise.

Par rapport aux autres tranches d'âge, les adolescents cumulent à la fois une intensité de pratiques culturelles (Donnat, 1994, 2009) et un bouillonnement de la vie sociale (Forsé, 1981, 1991 ; Galland, 1989). Par leur condition commune d'élèves en établissement scolaire, ils sont également amenés à fréquenter durablement des pairs (en général, au moins toute une année scolaire) et ce presque quotidiennement. Le système d'établissement (avec des lieux de socialisation communs à tous les élèves comme la cour, le réfectoire, etc.) et de classe, couplé aux activités et aux sociabilités extrascolaires (les pairs fréquentés dans un club sportif ou lors d'une activité artistique, les amis d'école primaire ou de collègue qu'on continue à voir bien qu'ils ne fréquentent pas le même lycée, les voisins, les copains rencontrés sur les lieux de vacances, etc.) font que les adolescents sont amenés à fréquenter sur une même période différents groupes de pairs qui peuvent être complètement déconnectés entre eux. D'ailleurs, les formes typiques de leur réseau (« gigogne ») comptent un nombre particulièrement élevé de liens faibles (Bidart, 1997).

Ces différentes raisons les placent donc dans une position où l'articulation entre pratiques culturelles et pratiques de sociabilité d'une part, et une grande variété du degré de force des liens à l'intérieur du réseau social d'autre part, seront facilement observables.

On ne peut cependant partir du postulat selon lequel les mécanismes liant force du lien et pratiques culturelles vont se retrouver à l'identique chez tous les adolescents. Plusieurs exemples de la littérature sociologique nous invitent en effet à ne pas oublier les différences sociales qui peuvent affecter aussi bien la construction des réseaux que les conceptions de l'amitié ou la plus ou moins grande tolérance à la différence.

La « force des liens faibles » telle qu'expliquée par Granovetter est théoriquement valable pour tous les individus, quels que soient leur sexe, leur niveau de diplôme ou leur origine sociale. Pourtant, le nombre de liens faibles présents dans un réseau varie assez nettement suivant les milieux sociaux. Plus on monte dans l'échelle sociale, plus ce nombre est important et moins le réseau est dense (Héran, 1988, 1990). Ce déséquilibre constitue d'ailleurs logiquement l'une des explications fortes avancées à l'éclectisme culturel des catégories sociales supérieures en regard de la plus forte tendance à l'exclu-

sivité des classes populaires (Relish, 1997). Il sera donc plus facile de trouver des preuves empiriques de la « force des liens faibles » sur les pratiques culturelles dans les milieux sociaux les plus élevés, même si les mécanismes restent les mêmes (et donc sociologiquement explicables de la même façon) pour les individus des classes populaires².

Si à l'échelle macro-sociologique il n'existe pas de catégorie sociale qui ne compte pas de liens forts dans son réseau³, l'importance accordée au fait de « tout dire » aux amis proches n'est pas également distribuée : « *Les employés, mais aussi les femmes, qui privilégient la dimension de la confiance, s'attachent par là à maximiser directement la connaissance de leur partenaire. Par ses propos, celui-ci se "révèle" ouvertement, "en profondeur" et "sans masque"* » (Bidart, 1997, p. 30) Le sens commun qui veut que les femmes se confient plus largement (et/ou plus facilement) que les hommes trouverait donc une certaine vraisemblance sociologique, bien que celle-ci soit loin d'être aussi nette que dans les discours ordinaires⁴.

Enfin, on a de bonnes raisons de supposer qu'il est un peu plus facile de « tout dire » dans les milieux sociaux élevés que dans les milieux plus populaires : plusieurs études portant sur divers objets ont ainsi montré que la tolérance à la différence (notamment aux idées qui ne sont pas les siennes) s'élève en même temps que le niveau de diplôme (Davis, 1975 ; Bryson, 1996 ; Duret 1999). Cela dit, cette tolérance a des limites, et ces mêmes études soulignent également que les idées ou les goûts les plus typiquement associés aux individus peu ou pas diplômés sont particulièrement désapprouvés dans les milieux

2. Cf. le cas de Juan dans cet article, ou le contre-exemple de David.

3. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'y ait pas de différences entre les catégories sociales : là encore, les individus plus diplômés sont les plus dotés (Heran, 1988). Le problème ne se pose pas de la même manière que pour les liens faibles : plus un réseau compte de liens faibles, plus la possibilité d'être exposé à des contenus culturels (et à des manières de les consommer), plus la possibilité de trouver des liens spécialisés, plus la nécessité de maîtriser un registre culturel varié, etc., est grande. *A contrario*, il suffit d'un ou de quelques liens forts dans le réseau pour avoir un cadre social qui permette de « tout dire ». La multiplication des liens forts a ainsi moins d'impact sur ce que l'on étudie que la multiplication des liens faibles.

4. Bernard Rimé souligne ainsi la grande ressemblance entre les filles et les garçons dans le partage social des émotions (avec un léger avantage féminin dans l'intensité de ce partage - Rimé, 2005) et ce, y compris pour les adolescents. On peut ajouter à cela que la notion de « confiance » (comme constitutive de ce qu'est l'amitié) est commune à tous les individus (Bidart, 1997). Cette notion est une condition nécessaire pour pouvoir « tout dire », puisqu'il faut avoir *confiance* en la capacité de l'interlocuteur de comprendre et de ne pas juger.

éduqués. Sans oublier cette plus grande tolérance, on ne peut donc pas partir du postulat que les adolescents dotés d'un fort capital culturel seraient plus ouverts et moins méprisants quelle que soit la force du lien. Certains goûts et certaines manières de penser, de consommer, de découvrir et de catégoriser les biens culturels restent « inacceptables » et particulièrement marginalisants, y compris dans ces milieux. La recherche d'un cadre social dans lequel on pourra afficher plus sereinement ces idées ou ces goûts sera donc aussi importante ici qu'ailleurs dans le monde social. On peut, cela dit, faire l'hypothèse qu'on trouvera plus souvent dans les classes populaires des exemples d'adolescents ne trouvant aucun interlocuteur (y compris avec certains liens forts) capables de « tout dire » de leurs pratiques culturelles sans risquer l'incompréhension, la honte ou la marginalisation.

En raison du choix méthodologique opéré, le matériau empirique mobilisé ici ne permet pas de valider ou d'invalider ces résultats provenant d'autres recherches. Ceux-ci doivent rester des éléments (plus ou moins) macrosociologiques de référence qui permettent à la fois de comprendre les limites et le sens des réalités étudiées par le biais de l'approche particulièrement microsociologique choisie ici : l'étude de cas.

Pour se donner les moyens de savoir comment la force d'un lien affecte l'interdépendance entre pratiques culturelles et pratiques de sociabilité chez un lycéen, il faut à la fois connaître ses consommations culturelles globales, établir un réseau social à partir des interactions culturelles effectives⁵ (consommer quelque chose avec quelqu'un, faire découvrir quelque chose à quelqu'un ou découvrir quelque chose grâce à quelqu'un, discuter de quelque chose avec quelqu'un) et pouvoir différencier les membres de ce réseau suivant les degrés de force du lien. Pour recueillir un aussi grand nombre d'informations sur un même individu, l'étude de cas est la méthode la plus adaptée. Six lycéens cités dans cet article ont donc été rencontrés à trois reprises dans des entretiens d'environ deux heures. En plus de ceux-ci, un ou plusieurs entretiens de groupe ont été menés, pour chacun. À l'étude de ces six cas individuels s'ajoute une enquête sur deux groupes de lycéens constitués au sein de deux classes de section ES. Le premier est un groupe mixte de huit « copains » issus

5. La méthode consiste à se servir des pratiques culturelles comme d'un « générateur de noms » (Bidart, 1997) : pour chaque pratique culturelle abordée, on demande si elle est pratiquée (parfois ou régulièrement) en compagnie de quelqu'un, si quelqu'un a initié l'enquête à cette pratique culturelle, si certaines personnes de l'entourage partagent ou non l'avis de l'enquête sur cette pratique culturelle, etc.

d'une classe de terminale d'un lycée en zone rurale. Le second est un groupe mixte de quatre « amis » issus d'une classe de terminale d'un lycée de centre-ville. La méthode consistait à établir les consommations musicales globales de chaque membre des deux groupes lors d'un entretien individuel. Lors de ces entretiens, les membres du groupe devaient également dresser une sorte de portrait d'auditeur des autres membres. Enfin, un entretien collectif était mené et permettait à la fois de faire varier le contexte d'affichage des goûts et d'analyser des interactions culturelles (alimentées notamment par le sociologue grâce aux informations recueillies durant les entretiens individuels).

Le but d'une étude de cas n'est donc pas de prétendre à la généralisation et à la représentativité de l'échantillon étudié mais de pouvoir mettre au jour le plus précisément possible les fins mécanismes sociaux en adoptant une focale adaptée : « *Seul un tel dispositif méthodologique permet de juger dans quelle mesure certaines dispositions sociales sont transférables d'une situation à l'autre et d'autres non, et d'évaluer le degré d'hétérogénéité ou d'homogénéité du patrimoine de dispositions incorporées par les acteurs au cours de leurs socialisations antérieures* » (Lahire, 2002, p. 25). Car tel est bien l'enjeu central de cette méthode : se donner les moyens de décrire l'intériorisation de dispositions à l'échelle individuelle et parvenir à balayer des contextes suffisamment variés pour étudier comment sont activées ou non ces dispositions.

Enfin, avant d'observer l'importance de la force du lien dans l'interdépendance entre les pratiques culturelles et les pratiques de sociabilité, il faut se demander comment *mesurer* la force d'un lien. Mark Granovetter indique que « *la force d'un lien est une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps passé, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (confidences mutuelles) et des services réciproques qui caractérisent le lien* » (Granovetter, 1973)⁶.

Le problème de la définition se pose essentiellement quand le sociologue a peu d'éléments à sa disposition pour juger de la force d'un lien et utilise donc des indices sociométriques qui lui paraissent pertinents pour mesurer cette force. Nombre de rencontres par semaine, multiplicité du lien (Kapferer, 1969), etc. En l'occurrence, nous partons du postulat que la force d'un lien, surtout pendant le bouillonnement de l'adolescence, est avant tout éprouvée par Ego (Bidart, 1997). La taille réduite de notre échantillon nous permettait de passer directement par la parole des enquêtés. Pour les éléments empiri-

6. Traduit par moi.

ques proposés dans cet article, les liens ont donc été définis (explicités, comparés), puis hiérarchisés par les enquêtés eux-mêmes. Si chaque enquêté peut utiliser son propre vocabulaire et ses propres catégories, l'essentiel pour le sociologue est de savoir si tel lien d'un réseau est perçu par Ego comme étant plus fort que tel autre. Par commodité de lecture, nous proposons donc une codification commune à tous les enquêtés : les liens iront de « camarade » ou « connaissance » (pour distinguer, parmi les liens les plus faibles, ceux qui sont dans une même classe et ceux qui sont fréquentés en dehors de la classe) à « meilleur ami » (lien le plus fort) en passant par « copain » et « ami », par ordre croissant.

DIVERSITÉ DU RÉSEAU SOCIAL ET ÉVOLUTION CULTURELLE

Dans le cadre des pratiques culturelles, l'hypothèse selon laquelle les réseaux peu denses et riches en liens faibles vont favoriser la diversification des contenus consommés se vérifie plus complètement si l'on prend en compte également l'hétérogénéité sociale du réseau. Si les goûts/dégoûts culturels et les rapports à la culture sont essentiellement déterminés par le capital culturel (hérité de la famille et construit par une carrière scolaire), le sexe et l'âge, un réseau homogène sur ces trois points, même s'il est riche en liens faibles et qu'il est peu dense, conduit logiquement à exposer un lycéen à moins d'influences concurrentes et à le conforter dans ses préférences déjà établies. Il est ainsi possible de noter un grand nombre d'informations différentes circulant dans le réseau, mais qui se « ressemblent » d'un point de vue culturel (goûts consonants du point de vue de l'échelle de légitimité, rapports à la culture plus ou moins identiques dans tous les contextes, etc.). La situation inverse (hétérogénéité du réseau) favorise en revanche l'intériorisation de dispositions variées qui amènent à des pratiques également variées. Bernard Lahire note, par exemple, la « *relation forte entre d'une part la diversité du réseau de relations définie en termes de nombre de fractions de classes auxquelles appartiennent les personnes fréquentées et d'autre part la diversité des connaissances culturelles avec lesquelles les enquêtés sont familiarisés* » (Lahire, 2004, p. 483)⁷. Cet élément s'explique par le fait que les différents cercles sociaux traversés par un même individu peuvent représenter autant de matrices de socialisation, favorisant l'intériorisation (ou le renforcement) de certaines dispositions culturelles qu'on ne peut parfois actualiser que dans ce contexte social précis : goût pour une musique « à danser » avec tel groupe de

7. Le sociologue s'appuie notamment sur Erickson, 1996.

copines en boîte de nuit, approche savante du cinéma avec tel autre groupe, catégorisation musicale propre au genre « métal » basé sur une logique indépendante sur tel forum internet, etc.

Or les liens forts, plus que les liens faibles, tendent à répondre à la logique du « qui se ressemble s'assemble ». Claire Bidart a souligné que les relations d'amitié les plus intimes étaient caractérisées par une forte homophilie sociale, d'âge (notamment chez les adolescents) et de sexe. « *Ce sont les jeunes qui entretiennent le plus sélectivement des relations avec des personnes de même âge qu'eux (...). Par exemple, avant 24 ans, 70 % des meilleurs amis ont également moins de 24 ans. Ce taux ne cesse ensuite de décroître.* » « (...) *plus la relation devient intense, plus l'homophilie de sexe est élevée. Ainsi, 74 % des relations de confiance s'établissent avec des personnes de même sexe. L'homophilie est très élevée également dans l'amitié : 83 % des meilleurs amis des femmes sont des femmes, 72 % de ceux des hommes sont des hommes.* » « *On constate que 50 % des relations de confiance sont établies avec des personnes de même statut social, ce qui est aussi le cas pour 55 % des amis, ce qui révèle une tendance à l'homophilie dans la mesure où une distribution aléatoire aurait donné un chiffre bien moindre, à savoir respectivement 30 % ou 35 %* » (Bidart, 1997, pp. 43 et 46)⁸.

Les liens forts, en plus d'être « saturés en information » et permettant moins de dynamique de renouvellement et/ou d'évolution culturelle que les liens faibles, favoriseront donc moins l'éclectisme culturel et la diversité des connaissances culturelles.

Les cas de David et de Casilda nous permettent d'explicitier la manière dont réseau social varié et évolution culturelle sont concrètement liés.

Le cas de David : clique de liens forts et faible renouvellement culturel

Au moment de l'enquête, David est au milieu de son année de Première S dans un lycée de l'Essonne. Il est plutôt bon élève, intéressé par la recherche scientifique et parle d'une manière particulièrement calme durant les entretiens. Il s'entend très bien avec ses parents⁹ et n'a aucune envie de quitter l'appartement familial, dans lequel il vit entouré d'une fratrie nombreuse (une

8. Pour ces chiffres, Claire Bidart cite Ferrand, Mounier et Degenne, 1997.

9. Qui sont kinésithérapeute (mère) et ostéologue (père).

grande sœur étudiante dans le supérieur, un petit frère collégien et une petite sœur qui a plus de dix ans de moins que lui). On comprend pourtant dès les premières minutes d'entretien que ce sont ses amis qui occupent la première place dans sa vie sociale et culturelle. L'adolescent a constitué durant l'année de cinquième un groupe d'amis composé majoritairement de camarades de classe. Très vite, ce groupe est devenu une clique très dense, toujours aussi importante dans le réseau du lycéen au moment de l'enquête (4 ans après la création du groupe) : « *On avait créé une sorte de petite mafia... C'est Julien Latour (dans la même classe que David en 5^e) qui l'avait créé... Et du coup, y s'était retrouvé chef (rire)... on s'appelait la Mafia Pepo. Et donc voilà, on était tous dedans, on avait des délires de n'importe quoi. En 4^e, on avait fait des cartes... il avait même fait faire un tampon ! On avait tous un rôle.* »

À partir de ce moment-là et durant les « années collègue » le groupe est tellement prégnant dans la vie de ses membres, dans leurs choix culturels, vestimentaires, etc., qu'il constitue une sorte d'entité à part entière avec un nom propre (la « Mafia Pepo »). Il est parfois difficile, durant les entretiens avec David, d'analyser les pratiques des différents membres du groupe, tellement c'est le groupe en entier qui semble agir, penser, juger, aimer, etc. S'il n'y a alors pas de condition objective pour appartenir au groupe (malgré une carte qui officialise plus ou moins l'appartenance à la Mafia Pepo), on remarque tout de même que certains points sont relativement essentiels. Au-delà du fait (très important) que les membres ont presque tous au moins un parent diplômé de l'enseignement supérieur et/ou travaillant dans le domaine artistique, pour faire partie du groupe, il vaut mieux être dans le même établissement scolaire (voire dans la même classe), habiter plus ou moins dans une même zone géographique (qui peut être très resserrée, puisque plusieurs membres du groupe habitent à quelques centaines de mètres les uns des autres), être un garçon, et surtout être « dans le même délire ».

Très vite, le groupe se construit en effet autour d'un goût commun pour le rap, mais pas « n'importe quel » rap : la Mafia Pepo met essentiellement en valeur un rap « de qualité », qui a ses « classiques » (NTM, par exemple), ses mouvements, ses nuances, et son histoire. Si ces classiques sont reconnaissables comme tels chronologiquement et reconnus comme tels par le « monde du rap », il n'en reste pas moins vrai que le groupe de David fonctionne comme une véritable instance de légitimation autonome, une sorte de « marché franc » où les prix sont fixés par le groupe et connus tacitement de tous les membres. C'est de cette situation que parle Bernard Lahire : « *Fan-club ou groupe soudé et complice de pairs, les croyances locales qui ne respectent pas*

l'ordre dominant de légitimités culturelles reposent, comme n'importe quelle autre croyance, sur des bases collectives » (Lahire, 2004, p. 47)¹⁰.

Au-delà de cette référence commune au rap, le groupe (comme plus ou moins chaque membre) entretient un rapport distant à la lecture et à la culture lettrée en général, et fréquente très peu les cinémas (seulement à l'occasion de certains films d'action ou d'aventure qui bénéficient d'une promotion massive et qui peuvent devenir « cultes » pour le groupe)¹¹.

Le réseau social de David est resté, un an et demi après son entrée au lycée, très similaire à celui qu'il avait à la fin du collège. L'adolescent regrette d'ailleurs assez vite « l'âge d'or » du collège. Aucun de ses amis du groupe principal ni de ses autres amis (qui font souvent partie du groupe « de loin » ou « par intermittence », soulignant bien là la densité du réseau social de David) n'est dans sa classe. Ceux qu'il estimait comme étant des « vrais » membres de la « Mafia Pepo » sont tout de même, dans son lycée, répartis dans différentes classes.

Par conséquent, à presque chaque moment de pause assez long (le temps de midi, certaines récréations...), les membres de la « Mafia Pepo » quittent leurs camarades respectifs et se rejoignent. David constate, visiblement très surpris, qu'il est plus ou moins le seul à faire ça dans sa classe (en Seconde comme en Première). Loin de considérer sa relative marginalité comme un échec d'intégration, loin d'en souffrir, il voit plutôt quelque chose d'assez étrange dans le fait de développer de nouveaux liens (faibles ou forts) et de modifier son réseau par l'arrivée au lycée :

– Les récréations tu les passes avec les gens de ta classe des fois ? – Ah non non (il rit comme si c'était une idée saugrenue) en général euh... même tout l'temps j'suis avec mes amis quoi ! En fait, on trouvait ça bizarre que les gens des classes se retrouvaient ensemble pour aller manger... alors que nous... 'fin j'sais pas, on s'retrouvait entre potes ! On avait l'impression que les gens y avaient pas de potes avant quoi ! (visiblement très amusé par cette idée) Et même dans

10. À noter que le groupe définit aussi les genres ou artistes perçus comme les plus mauvais et qui ne sont pas « acceptables » (il dit, par exemple, de certains morceaux de R&B massivement diffusés « entre nous, c'est classé comme nul, quoi ! »)

11. Il faut également noter que les membres du groupe ont parallèlement tous une forme de curiosité (ou de bienveillance) culturelle pour les formes culturelles plus consacrées, largement soutenue par leurs parents. Leur capital culturel se manifeste cependant beaucoup plus dans les rapports à la culture que dans les registres culturels consommés.

les classes de mes potes, c'est comme ça ! Donc on se disait « pourquoi y vont ensemble ? C'est bizarre y ont pas d'potes ? »

Le fait de conserver un réseau social très dense, relativement homogène socialement et centré sur des liens forts a un impact direct sur les pratiques culturelles de David. On note peu de changements dans les répertoires consommés depuis ses dernières années de collège. Le lycéen s'est plutôt « enrichi » dans les domaines culturels qui étaient déjà les siens (le rap, par exemple) et a initié peu d'autres pratiques. À cela, on peut donner deux raisons.

Tout d'abord, le groupe continue de légitimer aux yeux de David une bonne partie des goûts et des rapports à la culture (différents suivant les biens culturels abordés) qui étaient les siens au collège. Les seules traces de honte du passé culturel de David sont relatives à des consommations qu'il a eues en Sixième, à son entrée au collège, et avant la constitution de la « Mafia Pepo ». David ne cherche ainsi pas du tout à fuir des pans entiers de sa consommation passée (comme on le constate souvent chez les lycéens qui parlent de leurs consommations culturelles de la période du collège). Au contraire, son évolution lui fait radicaliser sa position sur le domaine du rap et réaffirmer la valeur des « classiques » déjà reconnus comme tels au collège, par exemple par l'achat en disques originaux des albums qui lui semblent être les plus indispensables. On voit d'ailleurs là un effet de l'homogénéité sociale du groupe¹². Cette radicalisation s'effectue dans le sens d'une consommation de plus en plus « cultivée » et vécue par le groupe comme un éloignement des manières les plus vulgaires d'écouter le rap (écouter « ce qui passe en ce moment », ne pas être sélectif, ne pas connaître l'histoire et les classiques du genre, etc.)

Ensuite, le groupe, en saturant l'espace social réservé aux pairs, empêche indirectement la création de nouveaux cercles dans le réseau de David. Cette absence de renouvellement et de création de nouveaux liens faibles (« sacrifiés » au bénéfice des liens forts ou anciens, déjà très fortement interconnectés) amoindrit la possibilité de circulation de nouvelles « informations » culturelles : « Les réseaux les plus denses sont aussi les plus étroits, ils sont composés de proches qui s'entre-fréquentent à un rythme soutenu, au risque de former

12. « Dans certains cas, l'influence entre des personnes qui se ressemblent beaucoup prend plutôt les couleurs d'un renforcement, d'une réassurance des orientations que l'on sait communes. Ce mode de relation se remarque en particulier au sein des groupes de jeunes très unis, très denses et très homogènes, qui se confortent mutuellement dans la construction de leurs attitudes » (Bidart, 1997, p. 268).

des « cliques » coupées de l'extérieur » (Héran, 1988, p. 14). David en prend conscience lors d'une discussion avec une copine qui est dans sa classe (il considère seulement deux personnes de sa classe comme étant plus que de simples camarades) :

Elle m'a dit euh « ouais, euh, mais toi t'es plutôt l'mec... genre à être dans ton... dans tes délires avec tes potes. » (...) J'me suis regardé un peu d'extérieur quoi, j'ai pris du recul... et c'est vrai que bon... quand tu vois des gens qui sont bien dans leurs délires avec des potes, ça crée un peu des... des espaces quoi.

D'ailleurs, il est très intéressant de noter que les quelques liens faibles établis par David dans son lycée sont souvent porteurs des changements les plus marquants dans ses pratiques culturelles récentes. Romain, par exemple, est une nouvelle fréquentation¹³ avec qui David peut partager et développer de « nouvelles » pratiques. Les deux adolescents abordent ainsi des références culturelles que David a connues – sans forcément les consommer lui-même – par ses parents (Dire Straits et plus largement certaines références « rock » centrées autour de la guitare, la lecture d'ouvrages scientifiques ou de vulgarisation comme ceux d'Hubert Rives) ou par l'école (la lecture et l'analyse d'auteurs comme Camus ou Sartre, que David s'est surpris à aimer en Première avec la complicité de Romain). On voit dans cet exemple la force des liens faibles que l'on peut spécialiser dans des pratiques observées en dehors de son réseau amical actuel (famille, école, amitiés passées...) et qui ne trouvaient pas ou plus de cadre d'actualisation dans ce réseau. La multiplication des liens faibles augmente ainsi les chances de trouver ces cadres d'actualisation.

Le cas de Casilda : variété du réseau et spécialisation de liens faibles

Casilda a 15 ans et est en Seconde au moment du premier entretien. Scolarisée dans un lycée d'excellence du centre-ville lyonnais, elle se distingue des autres jeunes filles du lycée en mélangeant des éléments masculins (t-shirts, baggys...) à un *look* féminin plus classique dans l'établissement (ballerines, frange, bracelets et colliers...). Élève moyenne depuis son entrée en seconde

13. Un camarade de classe que David définit comme étant un copain. Le fait qu'ils aient d'ailleurs construit leurs discussions sur certains biens culturels en particulier et qu'ils n'arrivent pas vraiment à l'étendre à d'autres domaines (en d'autres termes : le fait que la relation soit trop spécialisée) représente d'ailleurs pour lui la frontière principale entre « copain » et « ami » (c'est-à-dire : ne pas pouvoir « parler de tout »).

(alors qu'elle faisait partie des meilleures de sa classe en 3^e), l'adolescente tient régulièrement à se démarquer d'une partie de ses camarades de classe en soulignant qu'ils sont « trop sérieux » et qu'ils travaillent trop. Comme David, Casilda a conservé son groupe d'amies principal du collège (Charlotte, Amélie et Isilde, qui ont toutes des parents fortement diplômés¹⁴). Ce groupe est cependant moins prégnant dans le réseau social de la jeune fille, même durant le collège. Le passage au lycée représente pour elle un bon moyen de diversifier davantage son réseau :

– T'as trouvé que le passage du collège au lycée c'était difficile ? – Ah non, pas du tout, ça a pas causé de problème, 'fin... j'ai toujours gardé mes amis et justement ça a... permis d'rencontrer d'autres personnes ! Parce qu'au bout de quatre ans de collège, euh... j'voyais toujours les mêmes têtes, donc euh... nan, j'étais contente, j'ai pu rencontrer plein d'gens, en fait.

Au-delà de son « groupe », elle fréquente notamment plusieurs personnes de sa classe de seconde (des garçons comme des filles, d'origine favorisée dans la plupart des cas), un groupe de skateurs (plutôt masculin et dont les membres ont des origines plus populaires qu'elle) relié à ses deux petits amis successifs (également d'origine plus populaire qu'elle), ainsi que des jeunes un peu plus âgés dans le cadre d'un cours de théâtre.

Ces différents groupes (complètement ou relativement déconnectés) avec qui elle partage d'une manière ou d'une autre des pratiques culturelles lui proposent des contenus culturels différents, ainsi que des rapports à la culture très variés. Les écarts d'âge présents dans son réseau lui permettent, par exemple, de comparer les goûts de ceux qu'elle estime comme « plus avancés »¹⁵ et ceux qu'elle estime comme « en retard » (ou « gamins ») :

– Ceux du théâtre¹⁶, t'avais l'impression qu'ils écoutaient des choses différentes de tes autres amis ? – Bah, forcément ! Oui... Vu l'âge, y sont plus avancés, au niveau culturel, au niveau musique ! Y écoutaient du classique, y écoutaient

14. Casilda a elle-même des parents qui ont leur propre galerie d'art et qui sont diplômés du supérieur.

15. Et qui sont culturellement proches (du point de vue des biens culturels consommés comme des manières de les consommer – curiosité, sélectivité, goût pour les produits plus rares ou consacrés, valorisation d'un certain ascétisme, etc.) des modèles que sont le père et le grand frère pour l'adolescente.

16. Qui ont par ailleurs des parents fortement diplômés, comme la majorité des membres du réseau social de Casilda.

Muse... j'connaisais pas encore *Muse* à l'époque, y'a 3 ans. Donc voilà, y m'ont fait découvrir *Muse* et tout.

Casilda développe également un goût pour le métal avec d'autres cercles de son réseau social, essentiellement des garçons avec qui elle entretient des liens faibles. Le métal est en effet un genre musical qui est absent de ses liens forts :

– En général, dans les différents groupes d'amis que t'as, y a des trucs qu'ils aiment pas du tout ? – Ouais, le métal. – C'est quel groupe d'amis par exemple, qui aime pas le métal ? – Euh, Charlotte, Amélie... Isilde non plus... En fait, les gens avec qui j'reste souvent aiment pas l'métal.

Elle découvre ce genre en passant du temps sur le forum internet de la radio rock Le Mouv' qu'elle écoute durant ses dernières années au collège :

– En fait, euh, y'avait un *topic* sur le métal et tout, j'ai fait « moi j'y connais rien » et tout, et en fait, un mec du forum avait rentré mon adresse MSN, y m'avait expliqué tout c'qu'y avait euh... Y m'a fait « mais qu'est-ce que t'aimes ? Est-ce que t'aimes quand ça crie ? », donc j'avais dit « non, j'aime pas » donc après y m'disait « faudrait qu't'écoutes ces trucs là »... et voilà. – Vous avez discuté un peu d'autre chose que de musique ? – On parlait des cours, un peu, mais surtout musique. – Et depuis, ça t'a bien aidé dans la compréhension du métal, tout ça ? – Ouais, un peu ouais, bah oui... au début, c'est grâce à lui !¹⁷

On voit deux choses centrales dans cet extrait d'entretien : premièrement, le lien qui l'unit avec ce forumeur est faible (elle le considère comme une connaissance) et spécialisé (ils ne parlent presque que de musique, et essentiellement de métal). Deuxièmement, on peut souligner que les sociabilités virtuelles, caractérisées par Christophe Aguiton et Dominique Cardon comme des « coopérations faibles » (Aguiton & Cardon, 2007), peuvent être de parfaits ressorts pour les dynamiques d'évolution culturelle et la diversification des répertoires consommés. L'utilisation d'Internet pour combler l'absence de ressources informationnelles ou de compétences culturelles particulières dans son réseau physique est quelque chose de déjà observé (Cardon & Granjon, 2003) et on le retrouve ici parfaitement dans l'attitude de Casilda. L'adolescente a ensuite

17. Le correspondant virtuel de Casilda lui avait notamment expliqué la ramification de l'étiquette métal en une multitude de sous-étiquettes, suivant des critères esthétiques et des logiques propres au genre.

pu entretenir et enrichir ce goût musical avec deux petits copains successifs¹⁸, notamment parce que ces garçons faisaient partie du même groupe de skateurs, particulièrement tourné vers le style métal. La volonté de comprendre une partie des discussions musicales du groupe et de pouvoir y participer représente alors une motivation pour chercher à enrichir ses connaissances culturelles¹⁹. L'arrivée dans sa classe de seconde lui permet enfin de rencontrer Pierrick (qu'elle appelle « Pierrick le métaleux » durant les entretiens). D'origine plus favorisée que les garçons du groupe de skateurs, il la pousse à développer un rapport plus encyclopédique au métal (elle dit d'ailleurs de lui que c'est une « encyclopédie du rock ») que celui qu'elle a jusqu'alors, en découvrant l'origine du style, en se concentrant par exemple sur l'apport de tel bassiste dans la carrière de tel groupe, etc. Les deux camarades de classe ne se voient alors qu'au lycée, et leurs discussions tournent toutes autour de la musique, et plus précisément du rock, du hard rock et du métal.

En me parlant de lui, Casilda précise que c'est un copain et qu'ils s'entendent bien, mais en remarquant qu'ils ne font « que parler de musique, en fait », elle s'interroge devant moi sur la force du lien qui les unit. Car pour l'adolescente, une relation trop spécialisée ne peut pas être considérée comme permettant la construction d'un lien fort.

On voit donc par ces exemples les mécanismes sociaux qui, à l'arrivée, rendent un réseau varié socialement, peu dense et riche en liens faibles plus efficace sur le renouvellement et la diversification des biens culturels consommés ainsi que sur la manière de les consommer ou de les catégoriser.

LA FORCE DES LIENS FORTS : POUVOIR « TOUT DIRE »

Si la force des liens faibles apparaît clairement quand on observe la diversification du répertoire culturel d'un individu, celle des liens forts n'est visible

18. Les petits copains sont sans doute à ranger dans une catégorie différente des amis dans le cadre de cette étude : ce sont des liens forts, mais qui se renouvellent beaucoup plus fréquemment que les liens forts amicaux. De plus, pour les jeunes filles, un nouveau petit ami signifie bien souvent l'intégration à un nouveau groupe de copains (et représente donc une forme de pont vers de nouveaux liens faibles), comme c'est le cas de Casilda avec le groupe de skateurs. À ce sujet, voir F. Maillochon, 2003.

19. D'ailleurs le processus se répète lorsque Casilda change à nouveau de petit ami : elle s'écarte alors du groupe de skateurs et commence à se plonger dans la musique électronique que son nouveau petit ami et plusieurs de ses amis proches affectionnent, notamment pour pouvoir mieux s'intégrer à ce groupe.

que si on s'attache à comprendre ce qui se passe durant les interactions culturelles entre un lycéen et les différents membres de son réseau social.

Interactions culturelles et travail d'unification de soi

On peut définir une interaction culturelle comme une interaction au sens goffmanien du terme, basée sur un bien culturel (un groupe, une chanson, un genre musical, un film, un auteur, un tableau...) ou sur des rapports à la culture (discussions sur les manières de ranger ses disques ou ses mp3 sur iTunes, sur l'importance de voir une série télévisée en VO ou VF, sur la beauté physique de telle actrice...). Pour reprendre le vocabulaire dramaturgique du sociologue américain, ces interactions sont autant de représentations sur des scènes sociales au cours desquelles on va construire une présentation de soi particulière, ritualisée et adaptée au contexte. Le sociologue de la culture, en mobilisant tour à tour deux modèles théoriques et méthodologiques distincts (une étude des consommations et de la réception culturelle d'un côté, un regard interactionniste de l'autre) « *doit désormais dissocier dans l'analyse les conduites individuelles des comportements collectifs, les préférences personnelles des goûts affichés sur la scène sociale* » (Pasquier, 2005, p. 56). Ce faisant, on s'aperçoit que les adolescents engagent rarement l'ensemble de leurs goûts et dégoûts lors d'une interaction culturelle. La partie des consommations (et des modes de consommation) culturelles abordée durant les interactions représente la partie émergée d'un iceberg dont l'essentiel demeure invisible, et parfois même insoupçonnable pour l'interlocuteur.

C'est ce qu'on constate en comparant des entretiens individuels réalisés avec les lycéens qui font partie du groupe mixte de huit « copains ». Floriane (père médecin et mère infirmière) a une vision très consonante du profil culturel de Loïc (père agent d'entretien dans un lycée, mère secrétaire), avec qui elle n'entretient pas vraiment de relation en dehors du groupe et qu'elle définit comme un « copain » :

– Tu me disais que tu aimais bien Brel ou Aznavour... c'est aussi des choses qu'écotent parfois tes copains du groupe au lycée ? Floriane : – Euh... J'sais pas...⁷ fin franchement, je pense pas, mais (rire)... (une amie d'enfance de Floriane, avec qui elle est encore très proche et qui est présente à ce moment-là de l'entretien, prend la parole) : – Moi oui... Floriane : – Toi oui, mais... – Vous le saviez toutes les deux que vous écoutiez des choses comme ça ? – Ouais... mais les autres... je les vois pas trop écouter ça, quoi ! (rire) Son amie : – Moi non

plus ! – Vous en avez jamais trop parlé avec eux de ces artistes ? Floriane : – Pfff... ouais, je leur ai jamais posé la question, mais... c'est parce que ça m'paraît tellement évident en fait ! (rire) Son amie : – Mais bon... pour certains, euh par exemple, Loïc, nan ! Floriane : – Ouais ! (rire) C'est vraiment l'gars euh... R&B à fond !, c'est vraiment le style, voilà, footballeur, euh, qui écoute du R&B, du rap et p'is voilà !

Or, pendant son entretien individuel, Loïc m'a dit :

– Ma mère aime bien, bon, c'est vrai qu'y a des variétés françaises que j'aime bien aussi, donc euh, on écoute ensemble... Mais bon, c'est rare, quoi, qu'on écoute ensemble de la musique. – Qu'est-ce qu'y a par exemple comme artistes de variété que t'aimes bien ? – Euh... Charles Aznavour, j'aime un p'tit peu euh... Jacques Brel, des trucs comme ça quoi, pendant un moment quoi, j'aime bien.

Si « *le public croit souvent que l'acteur se réduit au personnage qu'il présente* » (Goffman, 1973, p. 52), c'est parce que l'affichage des goûts sur une scène sociale représente un vrai travail d'unification de soi. Il est certainement possible que cet affichage devienne une arme stratégique consciente que l'on emploie pour s'intégrer le mieux possible dans un groupe voulu, mais le plus souvent, les variations dans l'affichage, les adaptations aux contextes, se font de manière inconsciente. On peut plutôt parler de « *multiples petites contradictions, d'hétérogénéités comportementales inaperçues par les acteurs qui tentent bien souvent, au contraire, de maintenir l'illusion de la cohérence et de l'unité de soi* » (Lahire, 1998, p. 237)

Ce qui fait varier l'affichage des goûts, c'est l'interlocuteur que l'on a en face de soi. Parler à une personne ou à un groupe, à des interlocuteurs plus ou moins âgés que soi, du même sexe ou du sexe opposé et plus ou moins éloignés du point de vue de l'origine sociale n'est évidemment pas du tout la même chose. La question qui nous intéresse ici est de savoir comment la force du lien qui unit deux personnes modifie leur interaction culturelle.

Ce que la force du lien tend le plus à modifier, c'est, pour reprendre notre métaphore, la surface émergée de l'iceberg par rapport à sa partie immergée. En effet, « *on peut s'attendre à ce que les acteurs renoncent à maintenir strictement leur façade lorsqu'ils sont avec des personnes connues depuis longtemps, et à ce qu'ils renforcent leur façade quand ils se trouvent parmi des personnes qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Avec les inconnus les*

représentations prudentes sont de rigueur » (Goffman, 1973, p. 210). Il y a ainsi des goûts (ou des dégoûts) et des rapports à la culture qu'il ne vaut mieux pas afficher dans certains groupes, si l'on veut éviter des moments désagréables liés à la marginalisation (qui va passer concrètement par l'incompréhension, des moqueries, des reproches, l'éloignement, la mise à l'écart, ou au pire des insultes, des coups²⁰, etc.). Pour autant, cela ne signifie pas que le réseau des liens faibles permette uniquement l'affichage de positions culturelles « normées » dont on sait qu'elles ont peu de chance d'être soumises à controverse²¹. On a vu que l'on pouvait tout à fait construire une relation spécialisée sur un lien faible, et donc aborder par exemple des sujets culturels pointus avec des personnes reconnues comme compétentes. On peut même partager, grâce à un lien faible, une passion culturelle que personne d'autre dans son réseau social ne ressent²². Mais les liens faibles ne permettent pas de parler à la fois de cette passion, de goûts aussi forts ou plus légers pour des registres complètement différents et de consommations que l'on a sur un mode « second degré », etc. Concrètement, on peut voir de plusieurs manières la façon dont s'exerce cette contrainte des liens faibles, soit dans les récits de moments désagréables liés à la condamnation d'un goût affiché et à la marginalisation qui est liée à cette condamnation²³ soit, le plus souvent, dans l'*anticipation* de ce moment désagréable qui, consciemment ou inconsciemment, pousse les adolescents à omettre une partie de leurs consommations et de leurs modes de consommation (ou à en sur-valoriser d'autres). Le « sens » de ce qui sera « mal vu » par certains copains ou, dans certains groupes précis (la classe, les copains du théâtre, les « garçons », etc.), fait parfois parler les

20. C'est notamment le cas de Pierre, un enquêté qui durant ses années collège est passé d'un goût pour le rap constitué avec ses « copains » d'alors (tous des garçons) à un goût pour le rock initié par le petit ami de sa grande sœur. Se laissant pousser les cheveux pour adapter son look à ses nouveaux goûts musicaux, il s'attire les foudres de ses copains, qui lui reprochent violemment tout autant ses nouveaux goûts que son look « de pédé ».

21. On constate notamment une sorte de consensus chez les lycéens dans le dégoût des biens culturels massivement consommés par les collégiens et les primaires, comme c'est le cas de *Hélène et les garçons*, au moment de l'enquête de Dominique Pasquier (1999). Les goûts « sentimentaux » les plus associés au pôle féminin sont également difficiles à afficher (Pasquier, 2005).

22. Ces partages peuvent aussi bien exister dans une dyade qu'à l'échelle d'un grand groupe, comme un fan-club (Le Guern, 2002, 2007). Il est important de noter, et on aura l'occasion de le souligner à nouveau, que l'on peut *parler* d'un goût ou d'un rapport à la culture avec quelqu'un sans *partager* ce goût ou ce rapport à la culture avec son interlocuteur.

23. On peut voir ici la traduction dans les interactions culturelles du concept de déviance tel que présenté par Howard Becker (1985)

lycéens sur le ton de l'évidence. Claire, par exemple, qui partage un goût pour la musique classique avec son ami Benoît²⁴ :

De toute façon, personne (parmi « les lycéens en général », nda) n'en écoute ou presque personne quoi... si tu le dis, tu passes un peu pour un intello, en fait !

On peut également citer Juan²⁵ qui met en parallèle ce qu'il « peut dire » avec sa copine et avec les « potes » de sa classe (des camarades et deux copains, tous des garçons d'origine populaire) :

– Ma copine, elle aime bien Matt Pokora. – Elle le trouve bien ? – Ouais, il est beau gosse hein ! – Et tes potes du lycée y sont de ton avis ? – Ah non ! Tu vas pas dire ça avec tes potes ! (ton de l'évidence, nda) – Tu sais si des fois y trouvent d'autres mecs beaux gosses ? – Peut-être qu'ils les trouvent, mais... y vont pas l'dire tu vois. – Tu le dis, toi ? – Bah... si c'est ma copine, ou quelqu'un vraiment intime.

Enfin, la contrainte qui pèse sur la déclaration des goûts dans le réseau des liens faibles apparaît en creux dans les descriptions « enchantées » des relations les plus fortes.

Pouvoir « tout dire » : « on est fait pour s'entendre »

Deux éléments d'explication permettent de comprendre pourquoi les liens forts permettent davantage que les liens faibles de « tout dire », sinon de « tout partager ». Tout d'abord, les personnes avec qui l'on entretient un lien fort vont avoir tendance à plus nous « ressembler » (socialement et donc culturellement) que les personnes avec qui l'on entretient un lien faible. On va donc tendre à retrouver dans le discours de nos enquêtés un rapport « évident » entre le fait d'être ami et le fait de partager un même univers culturel, parfois perçu comme une contre-culture par rapport aux autres « jeunes », camarades de classe ou divers groupes de copains :

– Est-ce que t'as l'impression d'avoir des goûts que beaucoup de jeunes de ton âge ont ? – Bah, des jeunes que j'connais oui, mais des jeunes que j'connais pas, non... Moi, j'suis aussi avec des gens qui écoutent du rock, mais... Voilà, dans

24. Claire et Benoît font partie du groupe de quatre amis lyonnais. Le père de Claire est pompier haut gradé et sa mère secrétaire, le père de Benoît est technicien supérieur, sa mère est kinésithérapeute.

25. Pour une description du profil de Juan, voir plus bas.

mon groupe d'amis on écoute la même chose à peu près... Mais alors au niveau du lycée, euh, pas du tout, j'ai l'impression ! (Léa, membre du groupe de quatre amis du lycée de centre-ville, père directeur marketing, mère architecte)

De plus, même s'ils sont plus redondants que les liens faibles dans les informations auxquelles ils permettent d'accéder, les liens forts ont un pouvoir d'influence plus important (Bidart, 1997). On peut ainsi parfois retrouver des goûts très précis en commun entre amis proches, qui se font découvrir mutuellement leurs dernières trouvailles culturelles. Ces découvertes mutuelles fonctionnent aussi bien dans des dyades que dans des petites cliques constituées uniquement de liens forts (David et ses amis de la « Mafia Pepo » « s'envoient souvent des sons par MSN » pour se faire écouter leurs dernières découvertes).

Les liens forts, comme certains liens faibles spécialisés, peuvent permettre le partage d'une passion culturelle. La manière de présenter ce partage par les lycéens change suivant la force du lien. Plus le lien sera fort, plus la « découverte » de mêmes sensibilités constituera une preuve de ce que cette amitié est « faite pour marcher ». Nourries d'un passé personnel plus long et plus varié, d'une complicité éprouvée plus souvent, les passions culturelles partagées avec les amis proches ont une charge émotionnelle ressentie comme « magique », dans le sens d'un monde social enchanté qui fait « bien les choses ». Ces ajustements « naturels » des goûts (dans des discours du type « on est fait pour s'entendre ») justifient et accréditent l'idée selon laquelle l'amitié est « à part » et en dehors des contraintes sociales que l'on constate plus directement dans les liens faibles²⁶.

On voit ce cas de figure dans la relation qui lie deux jeunes filles de 19 ans, Frédérique (enquêtée) et sa meilleure amie Juliette :

– En général, t'as l'impression que vous avez des goûts musicaux proches ? – Ah ouais, carrément ! Elle écoute pareil que moi, euh... ouais on est vraiment pareilles, quoi !

Pourtant, les deux filles ne sont pas vraiment « pareilles » du point de vue sociologique. Les parents de Frédérique, à la retraite, sont d'anciens ouvriers d'un milieu très populaire, alors que le père de Juliette est médecin. La première est en Première SMS, tandis que la seconde fait une école d'art. Les

26. « L'amitié répond bien à des régularités sociales, mais dans une moindre mesure que d'autres relations moins intenses » (Bidart, 1997, p. 209).

deux adolescentes se sont d'ailleurs rencontrées plus par la force des choses que par choix. Après avoir été toutes les deux victimes d'accidents graves, elles sont hospitalisées dans le même établissement et partagent durant plusieurs mois la même chambre. Le récit que fait Frédérique de cette rencontre éclaire d'ailleurs bien l'obstacle qu'a tout d'abord représenté l'écart social entre les deux adolescentes :

J'la trouvais trop... trop prétentieuse, euh... bah, c'est... elle est quand même assez bourgeoise, et... j'ressentais côté bourgeois.

Au-delà du partage primordial de l'expérience d'un grave accident et du handicap, la construction de pratiques culturelles communes²⁷ et les découvertes mutuelles (notamment grâce à une carte de médiathèque que les deux jeunes filles partagent) ont largement permis à cette amitié de (re)trouver son évidence « naturelle ».

Aussi, les interactions culturelles entre amis proches peuvent-elles être l'occasion d'essayer de minimiser certains désaccords culturels pour maintenir une forme de proximité des goûts, dégoûts et manières de ressentir. On assiste alors à un travail d'ajustement des deux côtés durant l'interaction, comme c'est le cas entre Emma et sa meilleure amie Monica²⁸.

Durant un entretien les réunissant, les deux filles ont dû noter (de 0 à 5) différents acteurs/actrices (cinéma et télévision) et musicien(ne)s sur le plan de la beauté physique. Les deux amies ne sont pas toujours d'accord et quelques photos provoquent des discussions pour argumenter les points de vue respectifs. Aucune des deux ne s'empêche alors de donner son avis, mais chacune tente d'être en même temps relativement conciliante avec l'autre. Il est alors intéressant de voir comment ces discussions semblent ensuite influencer les notations, qui sont souvent moins éloignées que les réactions « à chaud » des deux amies :

27. On constate d'ailleurs dans les goûts communs des deux filles une sorte de compromis entre des formes culturelles particulièrement populaires (le cinéma d'horreur, par exemple) et d'autres beaucoup plus consacrées (les beaux-arts, notamment), avec des rapports à la culture qui oscillent entre la contemplation sérieuse (expositions, musées) et le pur support à la sociabilité et à la fête.

28. Emma est en Terminale L dans un lycée de la capitale. Elle n'a jamais connu son père et sa mère est assistante de communication après avoir été longuement secrétaire. Monica a, elle, des parents peu diplômés qui sont respectivement comptable et gestionnaire dans une collectivité publique.

Emma : Oh c'est Bob Sinclar ! Oh c'est hideux ! (rires) Oh bah lui y fait pitié...
 Monica : Noon... (sur un ton « faut pas exagérer », nda). E : Bah non mais sur cette photo, quoi, j'sais pas ! M : Ouais... (pas convaincue, nda) bah écoute euh... E : Il a un peu une gueule de chien. M : Non... faut pas dire ça... E : Si ! Il a une gueule de chien attend ! M : Nooooo... nan, mais disons... nan... mais bon euh... écoute euh... c'est... bah... physiquement... euh... fin bon euh... (rires) physiquement qu'est ce que j'lui mettrais... (réflexion) oh, il est pas mal, j'lui mettrais... (elle regarde Emma qui n'a pas l'air convaincue, nda) Quand même ! Hein ? E : Ouais... mais... Sa tête en vrai c'est différent d'sur cette photo quoi... M : Bah eh ! Pense à la photo ! Et franchement euh... moi j'dis euh... oh... E : Moi j'dis 3. M : Moi j'dis 4.

Pouvoir « tout dire » : entre confiance et tolérance

C'est dans la suite de cette logique que l'on trouve la deuxième explication essentielle au fait que les liens forts permettent plus de « tout dire » que les liens faibles. « Tout dire » n'est en effet pas forcément possible parce que les deux meilleures amies sont tout le temps d'accord ou se comprennent mutuellement sans difficulté. C'est possible parce que la meilleure amie se montre capable d'une tolérance exceptionnelle qu'elle n'aurait pas forcément avec des personnes auxquelles elle est liée par des liens plus faibles. Elle développe une volonté de compréhension et d'empathie importante et juge moins rapidement les attitudes de la meilleure amie que celles des simples connaissances ou même des copains. Ce duo est un aller-retour permanent entre confiance et tolérance : « *La confiance fait également appel à la notion de franchise ; on y dit ce qu'on ne dit pas ailleurs, qui n'est pas dicible et qui peut faire appel à une compréhension, à une tolérance particulière* » (Bidart, 1997, p. 30). C'est ce qu'on peut observer dans l'entretien commun d'Emma et Monica quand cette dernière adopte deux jugements différents pour une même attitude (celle du « fan » ou de la « groupie ») suivant qu'elle vienne des « nanas » ou de sa meilleure amie :

Monica : J'aime PAS c'côté de... d'idolâtrer complètement quelqu'un de connu comme ça, 'fin... j'veux dire... si moi j'faisais ça, j'me sentirais tellement... pitoyable, 'fin, parce que finalement ça fait trop euh...'fin dans certains cas, ça fait vraiment la personne qui a pas d'vie, qui est obligée... de vivre à travers la télé et... Emma : hmm. M : Les nanas, comme ça, qu'ont des gros posters de c'mec-là (on parle de Wentworth Miller, l'acteur principal de *Prison Break*, nda) et qui suivent un peu toute sa vie... dans *Public* euh... j'ai envie d'dire : « sors de chez toi, fais quelque chose de ta vie » euh...'fin voilà... (moment

de blanc. Monica regarde Emma)... (rire) Nan, mais... ouais. E : Quoi ? M : Nan mais rien ! (rire) j'vois qu'tu fais ta tête de « ouais ouais ouais » (elle dit ça en imitant un ton sceptique, nda) E : Nan ! M : Mais je n'parle absolument pas de... enfin toi et Cristiano Ronaldo (un footballeur portugais dont Emma a plusieurs posters dans sa chambre et qui fascine l'adolescente, nda), c'est une autre histoire ! (Emma éclate de rire) E : Nan mais bon... disons que... euh... M : C'est pas la même chose ! C'est pas exactement la même chose ! (...) disons que... y'a tout un truc derrière quoi, aussi euh... c'est pas simplement parce qu'il est beau et qu'y joue au foot.

Avec des amis, on peut ainsi parler de certaines consommations culturelles (et des rapports à la culture), même si on sait que ces amis ne les partagent pas. Même les goûts dont on sait qu'ils sont les plus condamnés par les « pairs » (c'est-à-dire « les lycéens », les « jeunes », les « autres ») trouvent dans les liens forts un contexte favorable à leur affichage. À l'intérieur du groupe de huit copains, Alexis (père gérant d'une petite entreprise de maçonnerie, mère secrétaire dans la même entreprise) entretient avec certains des liens d'amitié plus forts et peut leur « avouer » qu'il écoute ce qu'il qualifie lui-même dans son entretien individuel de « musique de la honte » (en l'occurrence, des artistes issus de la télé-réalité qui sont massivement écoutés par les collégiens et plutôt dénigrés par les lycéens), même s'il sait que ses amis pensent finalement la même chose de cette musique que les autres lycéens :

– Bah, y me charrient gentiment sur euh... L5 et tout ça... y disent que c'est pour les gens plus jeunes ou pour les filles, mais c'est pas... Ça me dérange pas quoi, ça a jamais été méchant²⁹. – Et y'en a d'autres au lycée qui te font des remarques sur ce que t'écoutes ? – Ceux que j'connais pas trop, je leur dis pas, hein, j'dis rarement quelle musique j'écoute ! – Pourquoi ? – Ben parce que j'sais que c'est un peu mal vu, quoi, c'est un peu la honte ! (rire)...y'a pas beaucoup de lycéens qui écoutent ça... – Et si un lycéen que tu connais pas du tout te demande ce que t'écoutes, tu lui réponds quoi ? – Bah... j'vais lui dire que j'écoute un peu de tout... bah, de toute façon, euh, c'est vrai que j'écoute un peu de tout quoi, mais bon, aussi L5, des trucs comme ça... Mais j'lui dirais pas : « J'écoute L5 », quoi... J'lui dirais que j'écoute un peu d'tout. – Et ça t'est déjà arrivé d'avoir honte en parlant des trucs que tu aimes ? – Bah quand j'le dis à mes amis non. Et vu que j'le dis qu'à eux... bah non.

29. Lors de l'entretien collectif, les amis d'Alexis, loin de condamner ces goûts (tout en reconnaissant qu'ils sont « mal vus » par les lycéens en général), tiennent à m'expliquer que ces artistes ne sont après tout pas pires que d'autres (même si ce n'est « pas leur style »).

Si l'on observe l'ensemble des interactions culturelles d'un lycéen, on s'aperçoit alors que les liens les plus forts (les « meilleurs amis ») sont des sortes de contextes idéaux pour exposer la diversité des goûts, dégoûts et rapports à la culture. Les adolescents, en raison du nombre important de matrices de socialisation auxquelles ils sont exposés (la famille, l'école, les différents groupes de pairs) sont les plus enclins à développer de la « dissonance » culturelle (Lahire, 2004). Si les différentes dispositions culturelles intériorisées trouvent généralement à s'exprimer tour à tour dans l'ensemble du réseau, les lycéens n'ayant pas de liens particulièrement forts risquent de ressentir une forme de frustration à ne pas pouvoir se livrer plus complètement à une seule personne ou à un même groupe de personnes. Le sentiment de n'être jamais tout à fait « soi-même », d'être perçu de manière réductrice, d'être « incompris » ou souvent perçu comme « étrange » culturellement, est directement lié au fait de ne pas avoir un contexte social dans lequel on peut « tout dire », à défaut de tout pouvoir partager.

C'est le cas de Juan, un jeune homme de 19 ans né en Bolivie. Quand il a 15 ans, sa famille décide, à la suite de nombreuses difficultés économiques, de fuir vers l'Angleterre. Ils n'atteignent finalement jamais leur destination et vivent clandestinement depuis quatre ans dans la banlieue nord de Paris. Trace de ce parcours particulier, Juan parle un français qui mélange accent « du bled » et accent « du 9-3 » (pour reprendre des expressions qu'il utilise régulièrement dans les entretiens). Depuis son arrivée en France, le jeune homme a du mal à développer des liens forts amicaux. Son réseau social, très cloisonné et uniplexé, se découpe en quatre groupes : des camarades et des copains garçons du même lycée professionnel (du bâtiment) que lui, et d'origine plus populaire que lui³⁰, des copains et des connaissances « du bled », par le biais d'une association qui aide les personnes sud-américaines à se retrouver, des personnes rencontrées grâce à des associations d'aide aux sans-papiers dont il fait partie et, enfin, sa petite amie brésilienne (également clandestine), Maria. Cette dernière représente le seul lien fort extrafamilial qu'il entretient. Elle est également la seule fille d'un réseau très masculin et très homogènement populaire (à l'exception des quelques connaissances de l'association d'aide aux sans-papiers). On voit directement l'effet de la configuration de ce réseau dans les interactions culturelles de Juan.

30. En France, son père est ouvrier sur des chantiers et sa mère femme de ménage, mais ils avaient leur propre commerce en Bolivie.

Le parcours biographique de l'adolescent (immigration, changement complet de réseau social, prédominance des liens faibles par rapport aux liens forts) l'a amené à développer des goûts pour plusieurs genres musicaux, télévisuels ou cinématographiques³¹ qu'il partage exclusivement avec certaines parties de son réseau : rap actuel (et massivement diffusé), football, séries télé américaines et cinéma d'action américains avec ses copains de lycée, « musique du bled » avec les copains du « bled », *telenovelas*, films d'humour ou plus sentimentaux (français, sud-américains ou américains, mais qui bénéficient toujours d'une très large promotion dans les médias), musiques latines à danser et chanteurs sud-américains avec sa petite amie. Il considère cette dernière comme sa meilleure amie.

Parce que je raconte tout à elle, et elle me raconte ses trucs et... on a commencé à s'échanger des trucs et... voilà. Après, comme on n'avait pas d'amis... on restait tout l'temps ensemble.

Si c'est bien avec elle qu'il peut le plus partager culturellement, il a renoncé depuis quelque temps, pour la « paix » de son couple, à certaines activités (les sorties en boîte pour danser) et ne parle plus des pratiques culturelles les plus clairement masculines mais qui n'intéressent pas du tout Maria (le rap, les films violents, le foot...).

L'effet le plus frappant du cloisonnement des pratiques culturelles de Juan suivant les différents groupes de son réseau et de l'absence d'un « meilleur ami »³² ou d'un groupe fort avec qui polariser tout ou presque de ses pratiques, c'est l'impression de n'être totalement à sa place nulle part, de ne pouvoir être « lui-même » avec aucun groupe.

– T'as l'impression que t'es plus à l'aise avec certains groupes qu'avec d'autres ?
– Aucun. Aucun. Non, j'suis toujours pas à l'aise.

Le fait de devoir constamment inhiber une partie de ses dispositions s'ajoute aux regards (réels ou perçus comme tels) que portent sur lui les différents groupes de son réseau et qui lui font remarquer qu'il est toujours un peu

31. Mais qui, homogénéité sociale du réseau oblige, tendent à se « ressembler » culturellement : biens culturels massivement et actuellement diffusés (avec l'idée de suivre ce qui est « en mode », comme dit Juan), hégémonie du divertissement, importance de la virilité... les seules exceptions étant certaines pratiques liées à Maria (modes de consommations perçus comme plus féminins) ou à la famille (biens culturels complètement « démodés »).

32. Qui ne soit pas sa petite amie et (on peut le supposer) qui soit plutôt un garçon.

« étrange(r) », où qu'il soit, étant plus perçu par son altérité que par sa ressemblance :

– Est-ce que t'as l'impression d'avoir des goûts que la plupart des jeunes de ton âge ont ? (moment de réflexion)... – J'crois que mes goûts, y sont un peu mélangés. – Un peu mélangés ? – Des trucs genre à mon père, un peu vieux... j'aime des goûts des gens d'ici, genre du rap et tout ça... j'ai des goûts d'là-bas... c'est un mélange quoi. Par exemple, si j'retourne à mon pays avec ces goûts-là, y vont me regarder un peu bizarre ! – Y te trouveront un peu bizarre ? – Voilà. – Et ici, y te trouvent un peu bizarre avec tes goûts ? – Ben nan, j'fais pas écouter, c'est mes trucs à moi. – Si je demandais à Ismaël ou Farid c'que t'écoutes, y me diraient que t'écoutes quoi, à ton avis ? – Y vont te dire... « des reggaetons, des trucs de son bled ». – Y me diront pas que t'écoutes du rap, par exemple ? – J'crois pas. – Parce que pour eux t'en écoutes pas beaucoup ? – Voilà. Y voient surtout le reste.

CONCLUSION

L'approche particulièrement microsociologique développée dans cet article permet d'apporter un regard différent et complémentaire sur l'interdépendance liant réseaux sociaux et pratiques culturelles. En prenant comme fil rouge l'effet de la force du lien, on voit apparaître à l'échelle individuelle l'importance prise tour à tour par les liens faibles et les liens forts.

Les partages culturels avec les liens faibles, si ces derniers sont variés d'un point de vue sociologique, vont exposer le lycéen à une plus grande diversité de biens culturels. Les groupes de « copains » peuvent également fonctionner comme des matrices de socialisation qui vont faire intérioriser au lycéen de nouvelles manières de penser, catégoriser, découvrir et consommer ces biens culturels. D'un point de vue microsociologique, les liens faibles peuvent également servir de système de spécialisation des goûts, en permettant de trouver plus facilement des personnes compétentes avec qui partager des pratiques rares, pointues ou qui ne trouvent pas d'autres amateurs dans le réseau (bien plus resserré) des liens forts. Mais le réseau des liens faibles implique aussi d'avoir à faire un travail de présentation de soi condamné à être toujours partiel.

En effet, en amenant l'individu à intérioriser des dispositions culturelles diverses et parfois contradictoires³³, la multiplication des liens faibles hété-

33. Il ne faut pas pour autant s'imaginer que le lycéen n'évolue que dans le réseau social des pairs : il a notamment déjà intériorisé de multiples dispositions culturelles dans sa famille ou

rogènes va renforcer l'importance des liens forts : pouvoir « tout dire ». Le travail d'unification de soi lors de l'affichage des goûts oblige à passer sous silence toute une partie de soi-même. Le réseau des liens faibles, qui, en faisant peser les plus grandes contraintes normatives oblige à une présentation de soi très spécifique, ne connaît ainsi bien souvent qu'une infime partie de la personne qui présente ses goûts et ses pratiques. C'est en regardant les sentiments de satisfaction et d'insatisfaction dans les différentes interactions culturelles qu'apparaît la nécessité d'avoir dans son réseau quelqu'un avec qui on peut livrer parfois en vrac ses contradictions culturelles, les consommations que l'on condamne soi-même, les moments de « faiblesse », les grandes passions comme les « délires ». On mesure alors, dans la manière dont parlent les lycéens de leurs interactions culturelles, la distance qui sépare l'anticipation des jugements désapprobateurs avec les liens faibles (« tu vas pas dire ça avec tes potes ! », « je sais que c'est la honte ») de la confiance en la tolérance des meilleurs amis (« je pense que je cache rien à Charles et lui non plus, quoi », dit Pierre de son meilleur ami quand il constate qu'il est la seule personne de son réseau à qui il a avoué son goût pour *Joséphine Ange Gardien*). L'inhibition forcée de dispositions intériorisées est toujours, à différents degrés, un facteur d'insatisfaction dans les relations (Lahire, 2002), et les liens les plus forts représentent un contexte social unique où les diverses dispositions culturelles intériorisées peuvent s'actualiser. Pas forcément parce que l'on *partage* un goût ou un rapport à la culture, mais parce qu'on se sent autorisé à en parler, autorisé à se montrer (et du coup, à se voir soi-même) sous différents visages culturels³⁴.

C'est ce sentiment de satisfaction *vs* le compromis des interactions culturelles avec les liens faibles, qui confère aux liens les plus forts une certaine pérennité³⁵ et une place à part dans le réseau social (les « meilleurs » amis) : pou-

plus largement dans un cadre domestique (qui comprend aussi bien la fratrie que la nourrice, etc.) et ces dispositions peuvent déjà être plus ou moins contradictoires. L'attention particulière portée ici sur les sociabilités électives ne doit pas faire oublier le poids extrêmement important des autres matrices de socialisation.

34. On pourrait d'ailleurs à ce titre parler de l'interaction culturelle particulière que représente l'entretien sociologique, notamment quand celui-ci a pour objectif de retracer l'ensemble des pratiques d'un individu : l'enquête est alors bien souvent amené à « avouer » des pratiques, à remarquer qu'il n'est pas toujours cohérent dans ses goûts ou ses rapports à la culture. L'entretien sociologique représente alors une interaction où le travail d'unification de soi est mis à mal et rendu visible pour l'enquête.

35. « C'est lorsque le degré de compromis est plus élevé que le degré de satisfaction, que l'individu n'y trouve plus son compte et peut décider de rompre la relation » (Lahire, 2002, p. 411).

voir tout dire, c'est ce qui donne l'impression que cette relation se place en dehors des contraintes sociales ordinaires, qu'elle est « hors norme » et du coup évidente, « enchantée ».

Depuis plus de quinze ans, la sociologie de la culture s'intéresse particulièrement à l'éclectisme grandissant des goûts culturels d'une partie de la société. C'est notamment dans ce contexte (l'attention scientifique portée à une problématique particulière) qu'a été souligné à de nombreuses reprises le rôle des réseaux sociaux et plus particulièrement la force des liens faibles.

Il est intéressant de constater que la force des liens forts dans les pratiques culturelles n'apparaît que si le sociologue se pose la question de la manière dont les individus (ici, des adolescents) répartissent les pratiques culturelles dans leur réseau, mais également dont ils vivent les interactions culturelles dans leur réseau. L'adaptation méthodologique imposée par une telle question montre qu'en observant un même objet de différentes hauteurs, on fait apparaître des éléments de réponse qui, loin de s'invalider entre eux, permettent d'avoir une vision plus complète de l'objet observé.

RÉFÉRENCES

- AGUITON C. & CARDON D. (2007), "The strength of weak cooperation: an attempt to understand the meaning of Web2.0" *Communications & Strategies*, n° 65, 2007, pp. 51-65.
- BECKER H (1985), *Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
- BERGE A. & GRANJON F. (2005), « De quelques considérations sur la notion d'éclectisme culturel » *Les Enjeux de l'information et de la communication*, http://www.ugrenoble3.fr/les_enjeux
- BERGE A. & GRANJON F. (2007), « Éclectisme culturel et sociabilités. La dimension collective du mélange des genres chez trois jeunes usagers des écrans », *Terrains & travaux*, n° 12, ENS Cachan.
- BIDART C. (1997), *L'amitié, un lien social*, Paris, La Découverte.
- BRYSON B. (1996), "Anything but Heavy Metal: symbolic exclusion and musical dislikes", *American Sociological Review*, vol. 61, n° 5 (octobre), pp. 884-899.
- CARDON D. & GRANJON F. (2003), Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité, in O. Donnat & P. Totila, *Le(s) public(s) de la culture*, Paris, Presses de Science-Po, CD-Rom.
- DAVIS J.A. (1975), "Communism, conformity, cohorts, and categories: American tolerance in 1954 and 1972-73", *American Journal of Sociology* 82:491-513.
- DI MAGGIO P. (1987), "Classification in Art". *American Sociological Review*, vol. 52, n° 4., pp. 440-455.
- DONNAT O. (1994), *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte.
- DONNAT O. (2009), *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Enquête 2008, Paris, La Découverte.
- DURET P. (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*. Paris, Puf, coll. Sociologie d'aujourd'hui.
- ERICKSON B. (1996), "Culture, class and connections", *American Journal of Sociology*, vol. 102, pp. 217-251.
- FORSÉ M. (1981), « La sociabilité », *Économie et statistique*, n° 132, pp. 39-48.
- FORSÉ M. (1991), « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », *L'année sociologique*, n° 41, pp. 247-262.
- GALLAND O. (1989), « La vie quotidienne des jeunes du lycée au mariage », *Économie et Statistique*, n° 223, juillet-août, pp. 15-23.
- GIRE F., PASQUIER D., GRANJON F., (2007), "Culture et sociabilité. Les pratiques de loisirs des Français", *Réseaux*, vol. 25, n° 145-146.

GOFFMAN E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit.

GOFFMAN E. (1974), *Les Rituels d'interaction*, Paris, Minuit.

GRANOVETTER M. (1973), "The strength of weak ties", *American Journal of Sociology* 78(6): 1360-1380.

GRANOVETTER M. (1974), *Getting a job: A study of contacts and careers*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

HENNION A., MAISSONNEUVE S., GOMART E. (2000), *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, La Documentation Française, Paris.

HÉRAN F. (1988), « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n° 216, pp. 3-22.

HÉRAN F. (1990), « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », *Données sociales*, Paris, INSEE, pp. 364-368

KAPFERER B (1969), Norms and the Manipulation of Relationships in a Work Context, in J.C. Mitchell, *Social Networks in Urban Situations*, Manchester University Press.

LAHIRE B. (1996), « La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques », *Annales. Histories, sciences sociales*, mars-avril, n° 2, pp. 381-407.

LAHIRE B. (1998), *L'Homme pluriel*, Paris, Nathan.

LAHIRE B. (2002), *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris, Nathan.

LAHIRE B. (2004), *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte.

LE GUERN P., Éd. (2002), *Les Cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002

LE GUERN P. (2007), « Aimer l'Eurovision, une faute de goût ? Une approche sociologique du fan club français de l'Eurovision » *Réseaux*, n° 141-142, pp. 231-265.

MAILLOCHON F. (2003), « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée », *Travail, Genre et Sociétés*, n° 9.

PASQUIER D. (1999), *La culture des sentiments L'expérience télévisuelle des adolescentes*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

PASQUIER D. (2005), *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.

PETERSON R.A. (1992), "Understanding audience segmentation: from elite and mass to omnivore and univore", *Poetics*, vol. 21, pp. 243-258.

RELISH M. (1997), "It's not all education: Network measures as sources of cultural competency", *Poetics*, vol. 25, pp. 121-139.

RIMÉ B. (2005), *Le Partage social des émotions*, Paris, PUF.